et des formes les plus remarquables de construction de jardins dans les principales civilisations islamiques :

Introduzione, Attilio Petruccioli.
Il giardino islamico come metafora del paradiso, María Jesús Rubiera y Mata.
Il giardino nella pintura islamica, Ernst Grube.
Il giardino persiano : tipi e modelli, Mahvash Alemi.
Abitare il deserto : il giardino come oasi, Pietro Laureano.
Il giardino come anticipazione della città. Storie parallele, Attilio Petruccioli.
L'acqua nei giardini islamici : religione, reppresentazione e realtà, James L. Wescoat Jr.
Piante e giardini nell'arte persiana moghul e turca, Norah M. Titley.
I giardini con pianta a croce nel Mediterraneo islamico e il loro significato, D. Fairchild Ruggles.
I giardini di Meknès e le loro origini, Marianne Barrucand.
Giardini e ville nella compagna di Algeri in età ottamana, Federico Cresti.
La Conca d'oro e il giardino della Zisa a Palermo, Paola Caselli.
I giardini reali di Ashraf e Farahâbâd, Mahvash Alemi.
I giardini di Samarcanda e Herat, Michele Bernardini.
I giardini moghul del Kashmir, Attilio Petruccioli.

L'ensemble du volume est donc fort riche, bien que non homogène. Informations historiques, artistiques, techniques diverses, voire botaniques, côtoient des appréciations esthétiques et des interprétations islamologiques très sérieusement exposées, par des experts qui n'en sont nullement à leur premier essai. Le Pr Petruccioli a, lui aussi, de nombreuses publications collectives à son actif (dont celles des rencontres monographiques biennales « La Città Islamica », à Rome, qui en était en 1992 à sa VIIIe édition).

La lecture de cet ouvrage, par la diversité des méthodes et les informations et réflexions variées qu'il apporte, ne peut qu'enrichir la recherche du spécialiste sur un aspect ou une période de cet élément de la culture et l'urbanisme des civilisations islamiques. Il constitue aussi une bonne — et belle — introduction, en profondeur, aux jardins islamiques et à leur histoire.

Míkel de Epalza
(Université d'Alicante)

Marceau Gast et Yvette Assié, *Des coffres puniques aux coffres kabyles*. Paris, CNRS Éditions, 1993. 251 p.

Le titre choisi par les auteurs constitue à lui seul tout un programme. Il affirme d'emblée une continuité assez étonnante, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, d'une tradition de coffres en bois massifs, lourds, pratiquement inamovibles, mobilier unique de la vie familiale qui ira parfois jusqu'à suivre la famille ou son représentant jusque dans la tombe.

BCAI 12 (1996) M. Gast & Y. Assié: Des coffres puniques aux coffres kabyles, recensé par L. Golvin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Objets domestiques par excellence, ayant servi vraisemblablement bien des générations, ces pièces ont, de nos jours, pratiquement disparu de leurs lieux d'origine. Elles font alors la gloire de salons européens privilégiés ou elles vont enrichir les collections des musées d'ethnographie. Qui faut-il accuser de cet état de choses ? Le Kabyle qui, volontairement, les a abandonnées, les rejetant sans scrupules en des lieux où elles pourrissaient lentement dans l'oubli ? ou bien l'évolution des techniques et, plus certainement, celle des mœurs et des croyances ? Sans doute tous ces facteurs réunis.

Sans la curiosité des ethnologues qui, il faut bien le dire, l'ont souvent ignorée, celle des amateurs d'art qui en ont jugé la valeur artistique et qui leur ont donné place dans des collections officielles ou privées, enfin sans l'engouement presque subit, surtout après la guerre de 1939-1940, des Européens, on peut penser que ces magnifiques coffres auraient peu à peu disparu à tout jamais.

Le mérite des auteurs est d'avoir tenté de mettre en valeur cet art du mobilier si caractéristique des populations montagnardes des Kabylies et d'en souligner la grande originalité. Leur monographie ne se veut ni un corpus, ni même un catalogue, elle se borne à tenter des datations bien problématiques faute de jalons sûrement attestés, ce que reconnaît G. Camps qui qualifie curieusement cet art d'anhistorique. On est frappé cependant par l'étrange ressemblance de sarcophages puniques, massifs, en bois, montés sur des pieds, remarquablement conservés, sinon décorés, avec ces coffres ici étudiés. Certes la technique diffère, elle consiste, dans le passé antique, en creusement d'un tronc en forme d'auge grossièrement épannelée à l'herminette, qui semble avoir été objet domestique avant d'être sépulture. Comment ne pas opérer un rapprochement entre ces témoins d'un passé très lointain et ces coffres décorés des populations kabyles ? Curieusement, une pièce — est-elle unique ? — nous y autorise, un coffre monoxyle, assez récent (n° 145), qui ne se distingue des sarcophages que par un décor de façade à baguettes clouées. Les dimensions, les proportions, l'aspect général, autant de caractéristiques nous permettent l'hypothèse d'une longue et ininterrompue chaîne de traditions, dont, malheureusement, manquent les maillons intermédiaires essentiels.

On lira avec profit le long chapitre de M. Gast, consacré à la technique, fort bien illustré. On y trouve la description et la fonction de ces lourds meubles de rangement d'objets précieux (vêtements de gala, bijoux placés dans un coffret interne, casier à armes, etc.) mis ainsi à l'abri des insectes ou des rongeurs et protégés des voleurs par des serrures de fer forgé. On y comprend aussi le travail du bois depuis l'abattage de l'arbre, un pin d'Alep dont le tronc est débité en planches épaisses épannelées ensuite à l'herminette. La caisse est soutenue par d'énormes pieds, de section rectangulaire le plus souvent, dans les rainures desquels viennent se fixer par cloutage les planches du bâti. Le fond, renforcé, repose sur des traverses clouées horizontalement sur ces supports qui sont ensuite sculptés au couteau. Sur la façade des coffres seront alors plaqués des panneaux sculptés maintenus par des baguettes verticales. D'excellents dessins expliquent parfaitement ces diverses phases du montage... L'essai de localisation qui termine ce chapitre se heurte à des difficultés sans doute insurmontables de nos jours. On peut être étonné, en effet, de constater la rareté des pièces attribuées à la grande Kabylie. Je suis enclin à voir ici la cause de cette apparente pénurie dans la rafle systématique effectuée entre

BCAI 12 (1996) M. Gast & Y. Assié: Des coffres puniques aux coffres kabyles, recensé par L. Golvin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les années 1946 et 1952 par un administrateur de Michelet qui en fit un commerce assez prospère, créant un atelier où ces objets étaient restaurés et trop souvent mutilés, transformés en bars notamment, décapés, vernis que sais-je ? puis revendus à une clientèle soudain avide de telles merveilles.. Qui pourrait chiffrer le nombre de coffres ainsi disparus ou plus sûrement dispersés un peu partout ?

L'étude très poussée du décor, dans de savantes analyses de Y. Assié, nous propose un essai de classification des éléments et des schémas de composition des façades recensés dans d'excellents tableaux. Fort justement, des comparaisons sont faites avec les décors des *ikufan*, ces rangements maçonnés au plâtre installés contre un mur de la pièce principale. Serait-il faux de penser que ces sortes de cuves fermées ont pris la place des coffres ?

Il est assez surprenant de découvrir des éléments floraux qui, pensent les auteurs, seraient peut-être la stylisation de la fleur de lotus. Par contre si la croix, bouletée ou non, abonde, il n'y faut voir aucun argument en faveur d'un christianisme ancien. Notons d'abord qu'il s'agit de croix à branches égales, thèmes bien antérieurs à l'ère chrétienne. M. Gast consacre deux pages à ce décor en croix bouletée (p. 157-159). On remarquera que, dans le répertoire des coffres, à des rares exceptions près, ces signes sont axés suivant les pôles et cernés de plusieurs traits. Très souvent, on les rencontre inscrits dans des cercles ou des quadrilatères (carrés ou losanges sur pointe). Nous comprenons très bien les scrupules des auteurs de ne pas s'aventurer dans une interprétation de tels symboles, et c'est fort justement que M. Gast écrit : « Aujourd'hui chaque signe ne peut exprimer que ce que celui qui l'a tracé et reproduit a bien voulu lui donner. » Cependant, ces figures telles que carré sur pointe, cercle, croix à branches égales, paraissent parfaitement identifiées dans le décor musulman. Le carré sur pointe représente la terre et ses pôles, le cercle dans sa perfection est l'image de l'éternité, c'est-à-dire de l'univers. Les études sur le mysticisme musulman convergent toutes sur ce point, et ce n'est pas parce que la superstition a fait des sceaux des santons connus des amulettes que les symboles n'existent plus. Aucun décor n'est gratuit, les plus significatifs sont sans doute à rechercher dans le tatouage ou les ornements de façades des maisons au Yémen, au Haut Atlas marocain, à Tozeur et ailleurs, ceux également qui parent les moindres objets domestiques. Ces signes prophylactiques écartent le malin, l'invisible toujours présent. Magie, superstition, religion ?... les signes ou les parfums (l'encens) ont eu et ont encore leur pouvoir même si s'est perdu le sens exact qu'ils avaient pu avoir. Le décor des coffres ne saurait répondre au seul désir d'esthétique ou de protestation de richesse... L'abondance des figures, sculptées, gravées, peintes, sur un même coffre témoigne d'une volonté de ne laisser aucun espace vide, aucun passage aux puissances du mal. Les auteurs en sont parfaitement conscients; mais qui peut avec sûreté prétendre connaître la vérité et décortiquer cette symbolique ? Certains signes hérités d'autres civilisations (la fleur de lotus) ont très vraisemblablement perdu leur sens originel au profit de croyances locales.

Nous ne reprocherons certes pas aux auteurs d'avoir renoncé à se lancer dans une recherche qui, trop souvent, aboutit à de véritables élucubrations nées d'une imagination fertile. Il n'en reste pas moins que ces signes, même incompris, restent lourds d'émotions collectives et c'est un véritable crime de les reproduire à l'aide d'un outillage moderne sur des meubles

BCAI 12 (1996) M. Gast & Y. Assié: Des coffres puniques aux coffres kabyles, recensé par L. Golvin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

qui n'ont pas d'âme. Artistes, ces sculpteurs européens qui ont prétendu faire revivre un art populaire qu'ils n'ont jamais compris? Certainement pas. Que l'esprit mercantile de fabricants de meubles ait vu là un sujet d'inspiration ? une mode à lancer ?... après tout, on imite bien les meubles Renaissance, voire le mobilier breton...

Ces réflexions, qui ne sont pas des critiques, n'enlèvent rien à la valeur d'un très beau livre, riche de documents savamment recueillis et analysés. Cette recherche poussée ne laisse rien dans l'ombre. Elle ne prétend pas être exhaustive, mais ce terme a-t-il un sens?

Il faut relire et méditer cette réflexion en guise de conclusion :

« En fondant cette étude entre ethnologie et histoire de l'art, sur deux cents coffres choisis parmi près d'un millier, les auteurs ont voulu révéler et restituer au sein de l'histoire culturelle du Maghreb ces objets témoins d'une identité et d'un imaginaire communs à tout un peuple. »

On peut affirmer qu'ils y ont parfaitement réussi.

Lucien GOLVIN
(Université de Provence)

Jean-François BRETON (édité par), *Rapports préliminaires* (Fouilles de Shabwa II, Institut français d'archéologie du Proche-Orient, Publication hors série n° 19; Extrait de *Syria*, tome LXVIII, 1991). Geuthner, Paris, 1992. 22,5 × 27,5 cm, 431 p., nb. ill.

Shabwa, qui se trouve en bordure du désert de Ramlat as-Sabʿatayn, à 300 km exactement à l'est de Ṣanʿāʾ, est aujourd'hui un champ de ruines, que les derniers habitants ont abandonné il y a une dizaine d'années. Ce site archéologique est identifié de manière sûre avec l'antique Shabwat (en sudarabique épigraphique S^2bwt) grâce aux inscriptions qui y ont été découvertes, notamment Hamilton 2. Shabwat était la capitale du Ḥadramawt, le plus oriental des royaumes de l'Arabie méridionale antique. L'appellation de capitale se fonde sur les dimensions du site antique et sur le fait que le palais royal ḥaḍramawtique, Shaqīr (S^2qr), s'y trouvait (voir RES 4912 = Ja 949 et Ir 13). Une mission française dirigée par Jacqueline Pirenne, puis par Jean-François Breton, y a fait des fouilles, de décembre 1974 à décembre 1987.

Le premier volume des « Fouilles de Shabwa » (Jacqueline Pirenne, *Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire*, 1990 : voir la recension dans *Bulletin critique* 9, 1992, p. 205-213) traitait des découvertes épigraphiques. Le deuxième, qui rassemble les contributions de douze auteurs, contient les résultats des fouilles et des recherches archéologiques.

La première contribution, rédigée par Pierre Gentelle, décrit « Les irrigations antiques à Shabwa » (p. 5-54). L'étude, illustrée par une carte et de nombreux croquis, reconstruit de façon convaincante, à partir de vestiges souvent remaniés et malaisés à interpréter, l'évolution des périmètres irrigués. Mais l'auteur, peu au fait de la chronologie sudarabique, utilise pour Shabwa la chronologie courte de Jacqueline Pirenne et pour Ma'rib la longue d'Hermann von Wissmann : ainsi, quand il parle du ve siècle à Shabwa (p. 12) et du VIIIe-VIIe siècle à Ma'rib (p. 11), il se réfère en fait à une même période, datée différemment par ces deux chercheurs.

BCAI 12 (1996) M. Gast & Y. Assié: Des coffres puniques aux coffres kabyles, recensé par L. Golvin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net